

## II

(en corps  
14 ou 16)

CHARITE ET PRIMAUTE

en  
capitales  
italiques.

La passion de l'unité, critère de la véritable Eglise -  
Carence et présence "inexplicables" de la foi - Une  
apologétique à rebours - La charité surnaturelle, lien  
d'unité organique dans l'Eglise - Attendre, est-ce  
piétiner sur place ?

AU MEME. ) en petites capitales

Bruxelles, le 9 novembre 1939.

Cher et Révérend Père,

.....  
..... **TOUT** est donné, **TOUT** est possible, dans l'unité. Il se peut qu'à Rome l'unité soit sauvegardée dans les faits, grâce à la cuirasse un peu trop serrée de la centralisation; mais, du moins, en l'y trouve. Au moment où, dans le monde entier, les fidèles du Christ doivent se regrouper et serrent les rangs en vue des persécutions à venir (et les pires ne sont pas les violentes, mais les séductrices), alors que se préparent les temps prévus par Soloviev dans son dernier ouvrage (l'union des Eglises, annonçait-il, se fera dans les catacombes), il ne faut pas craindre de payer trop cher l'unité. Sans elle, l'Eglise, le Corps du Christ, n'est plus que disjecta membra. Tel est mon grand grief contre l'Orthodoxie d'aujourd'hui. Sans unité profonde, vitale, organique, sans ce patriotisme ecclésiastique, cet amour primordial de l'Antiqua Mater, cette ethnicité surnaturelle que les incroyants nous reprochent alors qu'il s'agit ni plus ni moins de notre fi-

liation (Les enfants du Roi paient-ils le tribut ?), disons franchement : de notre , de notre nationalité céleste (Phil., 3:20), sans la nostalgie d'une unité, d'une communauté toujours plus indivisible, rien n'est possible. On peut continuer de vivre, ou plutôt d'exister, comme des fleurs dans un vase; on peut même se mouvoir, comme une rame de wagons détachée de la locomotive après un dernier choc. Mais l'expérience de dix siècles ne montre, malgré Grégoire Palamas et le remous qu'il a suscité, malgré les mouvements sur place de Nikon et des slavophiles, un perpétuel piétinement sans progrès, comme si déjà l'Eglise terrestre vivait dans l'Eternel Maintenant, comme s'il n'y avait pas pour l'Eglise militante nécessité de pèlerinage Pilgrim's Progress. Mais, au fait, si profondément changée depuis St. Jean Chrysostôme sous la rigide immutation des apparences, l'Orthodoxie a-t-elle encore cette notion d'Eglise militante ?

De même que, seul un pouvoir souverainement indépendant, réellement autonome, fort, indiscuté dans sa sphère - "absolu" - peut se permettre de décentraliser, courir le risque de promouvoir l'épanouissement des "petites patries", des associations naturelles et spontanées (1), ainsi l'Eglise, dès qu'est en elle assurée l'unité, sitôt qu'un organe approprié la souvegarde, la coupe d'un amour "jaloux", peut diffuser cette lumière unique à tous les degrés du prisme. Mais, où l'unité est tenue pour ennemie, où le souci de l'"union de tous" se borne au platonique et stérile souhait de l'ecténie liturgique (2), où l'indifférence règne à l'égard de l'Eglise totale et de sa croissance jusqu'à la plénitude du Christ parfait, comment voulez-vous qu'on ne se cramponne pas à sa forme de Christianisme, à son petit aspect local de la foi universelle ? Faute de mettre et d'exprimer l'unité au centre, on finit par le faire à la périphérie. Faute d'unité in excelsis, on se contente d'une similitude, d'une uniformité rituelle. In excelsis, entendons-nous Le Christianisme, parce qu'il est mystère, comme dit l'Apôtre, c'est-à-dire

manifestation de salut, donc en dernière instance épiphanie divine, ne peut, à la gnostique, dissocier par aucun dualisme l'Au-delà et l'ici-bas. C'est aux bergers de Bethléem que les Anges ont révélé la gloire de Dieu in excelsis c'est par l'indissoluble union du divin et de l'humain, c'est dans le Verbe incarné, dans l'Eglise que Le répand et Le communique (comme dit Bessuet), que le suprême se fait tout à tous. On ne peut donc reléguer l'unité, par laquelle l'Eglise est sui compos, dans je ne sais quelle sphère invisible et inaccessible; on ne peut établir de cloisons étanches entre le céleste et le terrestre. Le mystère des faits salvifiques s'exprimant par celui des doctrines de la Bonne Nouvelle explicité, il s'ensuit que l'Eglise, image (au sens antique) de ce mystère - - puisqu'elle est une, l'est à la fois dans le dogme et dans l'action. Mais, si l'unité vraie - celle du dogme et celle des mœurs, inséparables de l'organisme qui pense et qui vit - si l'unité du ciel ici-bas incarnée est sacrifiée, on n'en pourra garder que les semblants et l'illusion, par suprême hommage aux principes, qu'en se cramponnant à l'uniformité.

C'est pourquoi s'implante en moi - au delà de ces convictions humaines qui relèvent du putare (3) - la certitude, l'intuition, la conviction toute divine, parce que transcendante à la motivation que j'en formule après-coup - qu'en dehors de l'unité l'Eglise ne pourrait que périr, car c'est, en fait, disparaître qu'être réduite au rang d'universel nominaliste. On ne peut discuter la lumière d'un phare dans la nuit. Telle est mon assurance : à travers les siècles, l'Eglise est là où l'unité n'a pas cessé d'être l'idéal, l'idée-mère et le but, la force vive, l'entéléchie, même au prix d'une déformation, d'une caricature d'ailleurs involontaire. Lorsqu'un idéal vit, il se traduit toujours plus ou moins dans les faits. A Rome, c'est le cas : tout y tend, souvent gauchement, parfois durement, vers l'unité. Dans l'actuelle Orthodoxye (4) tout tend à miner de plus en plus l'unité; dix siècles d'histoire nous en montrent l'émiettement, la graduelle destruction, dans une maison de plus en

plus l'unité; dix siècles d'histoire nous en montrent l'émiettement, la graduelle destruction, dans une maison de plus en plus "divisée contre elle-même"

Or, puisque le problème ecclésiologique s'impose à moi de façon tenace depuis plus de dix ans, et qu'il serait absurde de le nier à la Coué, je constate, n'y étant moi-même pour rien, que le développement, non de ma pensée - elle marque simplement, après chaque étape, la route poursuivie - mais de ma vie, a, Spiritu Sancte cooperante, fait germer et s'épanouir en moi ce principe : d'abord et à tout prix, l'unité plénière doit être sauvée. La vraie, l'intégrale, franche, avouée, qui n'ait pas honte de dire son nom, l'unité même de Dieu (Jean, 17:11 et 22); mais non quelque fantôme ou résidu de l'unité. La-dessus, je vois que la communion réalisée autour de Rome s'efforce de réaliser ce principe; alors que les Eglises plus ou moins groupées autour de Constantinople s'efforcent d'effriter, d'aménager, de diminuer et d'affadir l'unité, d'en réaliser le moins possible : elle est pour elles, outre une figure de rhétorique au service de l'œcuménisme antipapal, un pis-aller, un moindre mal, la part du feu, et elles s'empressent de se défendre contre elle par de multiples réserves et garanties.

(Ici suivaient quelques allusions à ma situation personnelle; conformément aux vœux de mon Ordinaire, je les ai supprimées)

Doutes et convictions doivent de moins en moins, dans mon cas, à des motivations extrinsèques. Je ne demande qu'à croire, qu'à souscrire de tout cœur à ce que vous m'écrivez, et je comprends parfaitement le caractère absolu, totalitaire, de cette foi qui se dresse dans la plaine comme un monolithe survenu d'en ne sait où. Les raisons de croire, on peut, avec une entière bonne foi, se les répéter à satiété, voire s'imaginer qu'en en est saturé au point d'y avoir identifié sa plus intime pensée. En fait, à certains moments, et pour diverses raisons - qui n'incluent pas nécessairement la mauvaise volonté - ces raisons nous tombent de l'âme comme des vêtements empruntés nous sont arrachés du corps par la bourrasque. On ne peut dire alors qu'il y a doute, mais positive et impitoyable incroyance, carence radicale de

foi - du moins, empirique, car j'en arrive de plus en plus à me persuader que ce qui compte, dans la vie surnaturelle, dépasse la psychologie, transcende le conscient - et que l'âme désemparée, navrée, mais non désespérée - et cette confiance quasi-souterraine, dont on ne s'aperçoit qu'après-coup, serait-ce un signe de la grâce ? - se trouve devant le vide. Il n'y a plus rien, rien que cet univers de l'impirie, pseudo-réalité bête et brute, dont on pressent qu'il n'est qu'une "figure passagère". Qu'en cède à ce vertige, qu'en lui prête le moindre intérêt, et le vide se peuple des innombrables motifs de ne pas croire. On les sait relatifs, bons à tous les usages et inversibles; qu'importe ? ils étourdissent, font tourner la tête. Vous me direz de prier. Je le fais. Mais si ma prière me retombe dessus comme un boomerang ? Si elle se heurte au plafond d'un monde sans Père ? Si "le second état de cet homme est pire que le premier ?" Cependant, cette incroyance, je ne sais ce qui l'a provoquée, je la trouve installée en moi : cette absence a le caractère absolu d'une présence. Que si je persiste à lutter contre l'Ange - et invaluit ad Angelum, flevit et rogavit Eum (Osée, 12:4-5) - si mes larmes et supplications réitérent le combat de Jacob : crede, Domine, sed adjuva incredulitatem meam, "en" insiste : "Tu t'autosuggestionnes ? Méthode Coué ?"

In Bethel (5) invenit Eum, continue Osée, et ibi locutus est nobiscum. Ainsi, toujours sans raison, du moins apparente, à l'expérience - Erlebnis ou sapere - de l'incrédulité, succède celle d'une adhésion totale, d'une acceptation joyeuse, heureuse d'offrir sa foi comme un "service de la raison", je ne puis dire : comme un sacrifice, puisqu'en l'occurrence tout est "magique", donné, infiniment au delà de toutes nos puissances. Les raisons pour comme les raisons contre n'interviennent qu'après-coup (6), n'ont de mordant, n'évoquent en nous de complicité, de sympathie, ne deviennent, comme disait Bacon, "part of our business and besoms", qu'une fois "l'oreille percée" (Psaume 39:7) Eve répond au serpent.... mais Samuel répond à Yahweh...

Cependant, je patiente et j'attends, pour ne rien accomplir sous l'em-

pire des ressentiments naturels. Et j'avoue que les manuels d'apologétique me repoussent : ceux que j'ai lus sont si sommaires, préparent le jeu de cartes avec une si naïve astuce, font si bon marché de graves raisons invoquées par l'adversaire de bonne volonté, présupposent si fatalement sa sottise ou sa mauvaise foi, ramènent les problèmes les plus existentiels à de si abstraites impasses pour le "mettre au pied du mur", que, les ayant fait lire à des amis orthodoxes, j'ai constaté que ces "concentrés d'évidence" provoquaient l'éloignement bien plus que l'attirance. Lun d'eux, publié dans un diocèse de Belgique, dénie - en son édition de 1920, du moins - tout pouvoir d'ordre, aussi bien que de juridiction, au clergé orthodoxe; ses Evêques sont choisis "moins pour leur science et leur piété que pour leur belle barbe et leur prestance" (je cite par cœur). Et ce volume a paru avec des lettres appréhatives d'illustres prélats ?

Evidemment, mes doutes et tergiversations ne peuvent manquer de paraître la marque d'un esprit mal tourné, à quiconque n'a cessé de respirer à pleins poumons l'air du Catholicisme romain depuis toujours. Mais ces considérations n'en ont pas moins toute leur force pour moi, et j'en suis à chercher une issue qui en soit vraiment une.

Ce dont j'ai le plus horreur, c'est qu'à des problèmes historiques, où ne devraient jouer (sur le plan naturel) que des arguments ou plutôt des constatations de fait, on apporte souvent des solutions purement notionnelles. j'entends : des subtilités syllogistiques, un réseau d'équations, une algèbre du surnaturel.

Tout autre est mon point de départ : que la mission même de l'Eglise exige, à mesure que s'unifie intellectuellement la planète (7), une coadunatio plus explicite, j'en tombe d'accord. L'unité de l'Eglise trouve sa source dans la grande prière sacerdotale de Jésus-Christ; elle est donc fondée dans le lien même qui unit le Père et le Fils : dans le St. Esprit (Jean, 17:22-23) (

Mais comment, dans la profondeur de la substance divine, se consomme l'unité du Père et du Fils ? Par ce qu'ils S'aiment d'un même Amour, qui est

l'Esprit...

Et comment, dans les profondeurs des âmes sanctifiées, se consomme l'unité de l'Eglise ? Parcequ'elles s'aiment, et aiment Dieu, du même amour dont Dieu S'aime Lui-même : l'Esprit-Saint. Parce qu'elles ont une seule foi et une seule espérance dans une seule charité. Parce qu'elles possèdent en commun une même respiration du côté du ciel, une même jouissance de la vie divine communiquée aux hommes (Rom., 5:5). Voilà pourquoi la multitude des croyants n'avait, dès le début "qu'une seule âme et qu'un seul cœur". Unité donc avant tout intérieure, et c'est l'Esprit-Saint qui en est l'auteur (9).

Mais l'Eglise, comme l'homme qui la compose, est corps autant qu'âme. Elle a donc besoin d'un organisme extérieur, qui soit tout ensemble l'expression, le garant et le gardien de son unité d'amour. Cet organisme est le sacerdoce (10), dont la plénitude est dans l'épiscopat, institué par le Christ en germe, en principe, établi, explicité par la génération apostolique, dont il continue la mission. Or, le sentiment qui domine dans les communautés primitives, c'est l'unité dans l'amour (Actes, 4:32). Les âmes se sentent irrésistiblement entraînées les unes vers les autres, et, comme sous l'action d'une force inconnue, elles cherchent au dehors une représentation visible et en même temps une garde jalouse de cette vie paradisiaque qu'elles portent en elles. L'Evêque est cette image d'amour, ce garant et gardien de l'unité dans l'Eglise - à travers l'espace (magistère) et le temps (succession apostolique). L'élection du peuple chrétien a désigné dans ses rangs le plus digne. L'Apôtre de Jésus-Christ, ou l'Evêque agissant en son nom, donne à l'élu la consécration et la mission surhumaines. L'Eglise existe alors sous sa forme régulière : plebs adunata sacerdoti.

Toutefois, une communauté particulière, ce n'est pas la communauté universelle. Il y a les Eglises, il y a l'Eglise. Les diverses Eglises, qui constituent ensemble l'Eglise universelle (11), se regardent les unes les autres à travers l'espace; elles se reconnaissent pour sœurs; elles sentent qu'un même sang de l'âme circule à travers elles et qu'elles ne forment

toutes ensemble qu'une seule et unique Eglise. Ici encore, il faut qu'une institution extérieure et visible, un signe efficace et réalisateur, un Sacrement de l'unité organique (12), réponde à ce besoin profond. L'image d'amour de l'Eglise universelle, l'embrassement substantiel et vivant de toute la catholicité, c'est le Primat (13).

Mais le Primat, est-ce le Pape ?.....

(Ma lettre s'achevait par des distinctions, d'ordre surtout historique, entre la Primauté, "au sens de l'Eglise conciliaire et indivise", et la Papauté, "centralisatrice et latine". Elles sont classiques en littérature orthodoxe et "catholique non-romaine". Dès lors, il serait sans intérêt de les transcrire ici. Aussi bien, mes principes subissaient alors une lente, mais incessante refonte. Mgr. P... eût trouvé édifiant de reproduire mes objections d'alors, quitte à les réfuter. Mais on se contente de recopier ici d'anciens textes, tels quels, dans la mesure où s'y précise peu à peu une ecclésiologie à la fois orthodoxe et catholique).

Ma position est-elle "catholique" au sens romain du mot ? Elle dépasse, en tout cas, l'ecclésiologie moyenne des Orthodoxes. D'ailleurs, je ne cherche pas à m'y cramponner. Je constate que j'en suis là, sans plus. D'où me vient ce dipsychisme ? J'en souffre plus que je ne pourrais l'exprimer, car il s'étend aux zones les plus intimes, les plus secrètes de ma vie religieuse. Au plus fort de la prière, au plus fervent, quand je ressens l'audace des violents qui ravissent le Royaume, lorsqu'en moi retentit un écho du non haesitaveritis de St. Matthieu et du credite quia accipietis de St. Marc, quand je sens mon âme se bander pour l'envel, quelqu'un chuchote en moi : "Et s'il n'y avait personne pour t'écouter ?" Je poursuis cependant ma prière, mais disheartened, en proie à la tristesse.

Ces défaillances, je les connais aussi dans la recherche de la vérité sur l'Eglise. Chercherai-je mal ? Pourtant, je ne "recherche" même pas : je demande et j'attends. Or, demander au Père, au nom de Jésus-Christ, son

en  
italiques  
s.v.p.

Esprit-Saint, n'est-ce-pas aller au-devant de la plus certaine réussite ? Je ne m'inquiète donc pas, ni je n'essaie de me forger des systèmes, des positions intermédiaires, je ne sais quelle Capoue spirituelle qui me ferait oublier le but. Alors que mes idées, j'entends : celles qui me sont actuellement données - jusqu'à quand ? - militent pour une ecclésiologie de type "vieux-Catholique" et gallican, un obscur instinct me presse de ne me satisfaire qu'à Rome. Mais pourquoi atteler la charrue avant les bœufs ? Omnia tempus habent...

Et puis, je me méfie de mon incompetence théologique. Je ne suis qu'un autodidacte frotté de patrologie, et ce que j'ai lu, beaucoup pour un laïc, est minime pour un prêtre. Je préfère donc attendre, littéralement : voir venir.

Croyez, cher et Révérend Père, à mes sentiments de respectueux attachement in Christo luce.

---

## NOTES

## II

- (1) Se rappeler la formule de Beuillet au tome II de Paris pendant le siège :  
"Le Roi de France, protecteur des républiques françaises.
- (2) Il s'agit de la "Grande Litanie de la Paix", au début de la Divine Liturgie.
- (3) Dans sa réponse à ma précédente lettre, Dom L... avait attiré mon attention sur la confusion souvent établie par les non-catholiques entre les deux formes de croyance : credere et putare. C'est seulement depuis qu'il participe à la vie transpersennelle et transhumaine de l'Eglise, que, pour l'auteur, l'incommensurabilité de ces deux "croyance" - naturelle et surnaturelle - est devenue pleinement évidente, et que le caractère en un sens créateur, héroïque, absolument libre, du consentement de foi, lui est apparu sans aucun doute ni confusion.
- (4) Elle n'est pas une Eglise, un certain être donné, celui-là et nul autre, ou, comme dit Jésus, une "citée (bien définie) sur la montagne", mais, rappelle Boulgakov, en fait d'abord un certain type d'homme, de tempérament, de piété, sans presque rien de déterminé, d'organique, et subsidiairement une doctrine, un crede ou plutôt l'atmosphère que suggère une interprétation de ce crede. Donc, quelque chose d'impondérable et d'évanescent : une certaine qualité, un type humain. L'orientalisme y filtre le Christianisme; on pourrait multiplier les exemples de parenté profonde entre la piété orthodoxe et telles mystiques de l'Orient non-chrétien.
- (5) en hébreu : la maison de Dieu. Donc, l'Eglise.

- (6) Il s'agit d'un cas déterminé, celui de l'auteur; il se défend de généraliser.
- (7) Ce que ne contredit pas l'exaspération des chauvinismes, les idéologies y compris, puisque tous ces frères ennemis, se combattant sur un seul et même terrain - "la chair et le sang" - n'ont qu'une seule et même origine et nature, un seul "père" (Jean, 8:44).
- (8) Il est "leur noeud, leur lien, leur mutuelle union" (Bossuet, Méditations sur l'Evangile, La Cène, 2<sup>e</sup> partie, 26<sup>e</sup> jour).
- (9) Unité intérieure, soit, mais secondaire, psychologique : unissen (c'est le sebernest de la théologie russe). Je fus amené plus tard à lui préférer l'unité proprement dite, ontologique et métémpirique, diffusion de l'unité divine elle-même; mais j'étais alors Catholique (voir à partir de la page ).
- (10) Clément d'Alexandrie et Origène insistent sur l'analogie du sacerdoce et du mariage; aussi bien, le chapitre V de l'Epître aux Corinthiens justifie-t-il cette analogie et permet-il de voir dans le sacerdoce plénier le plasma germinatif grâce auquel se perpétue l'Eglise dans l'unité diffusée.
- (11) Ex multis Ecclesiis Ecclesia constitit catholica, dit St. Augustin dans sa Cité de Dieu.
- (12) Pour Origène, l'Eglise est un (Hom. in Jer., 18); l'entrée des catéchumènes dans l'Eglise est qualifiée d'ingredi ad mysteria dans les Constit. Apost., VIII, 40:1; la Liturgie romaine s'exprime ainsi dans une Collecte du Samedi-Saint : respice propitius ad totius Ecclesiae tuae mirabile sacramentum. Cfr. Dr. J. Söhngen dans les Quest. liturgiques et paroiss., Louvain, avril 1939, p. 85 : "Le mystère de la Sainte Eglise est tout aussi manifeste que caché. Patent aux yeux des croyants, il reste dissimulé aux regards des

incroyants, qui voient et pourtant ne voient pas" (Le rôle agissant des mystères du Christ dans la Liturgie, d'après les théologiens contemporains).

- (13) Cette lettre date de novembre 1939. Trois ans plus tard, je découvrais dans Mähler (De l'Unité dans l'Eglise) une thèse analogue sur le rôle de la charité comme lien d'unité dans le Corps mystique. Il y a là, pour la similitude d'"atmosphère", un terrain de rencontre (et, peut-être, un jour, d'entente) entre les ecclésiologies catholique et orthodoxe : Mähler a l'âme patristique.